



PRÉAMBULE

DES VOYAGES LITTÉRAIRES EN ZIGZAG

Deux mains, d'abord, solennellement posées sur un épais volume ouvert. Ce sont celle, noueuse, du bourgmestre de Zurich Jean-Henri Waser, représentant du Corps helvétique, et celle, plus raffinée, de Louis XIV en personne. Les deux hommes renouvellent, par un serment prêté sur une bible en la cathédrale Notre-Dame de Paris ce 18 novembre 1663, l'alliance de paix conclue quelque cent cinquante ans plus tôt entre François I^{er} et les Confédérés. La tapisserie prestigieuse dont est extrait ce détail appartient à une série commanditée par le Roi-Soleil pour célébrer les hauts faits de son règne et décore aujourd'hui les murs de l'hôtel de Besenval, siège de l'Ambassade de Suisse à Paris. Deux autres exemplaires conservés se trouvent au Musée national suisse et au château de Versailles. Signe d'élection: un médaillon allégorique du plafond de la Galerie des glaces, dessiné tout comme le sujet de la tapisserie par Charles Le Brun, commémore le même événement¹.

Voici ensuite une ancienne enseigne, celle du 22 rue de Romont à Fribourg, où un hibou, gardien du savoir et de la sagesse symboliquement confondu

PRÉAMBULE

avec la chouette d'Athéna, veille sur la L.U.F. – La L.U.F.? Ce sigle biface désignait la «Librairie de l'Université de Fribourg», mais aussi la «Librairie universelle de la France»: un lieu de commerce, intellectuel autant que marchand, fondé en 1889 pour distribuer les ouvrages nécessaires à l'enseignement académique et devenu durant la Seconde Guerre mondiale une maison d'édition providentielle pour des écrivains français qui fuyaient la censure de l'Occupation. Le général de Gaulle y publia ses *Discours de guerre*, Paul Claudel ou Pierre Jean Jouve plusieurs de leurs œuvres poétiques. L'imitation du monogramme, avec ses lettres cursives reconnaissables au premier coup d'œil, le montre sans ambages: l'ambition était de concourir parmi les grands, dans la même arène culturelle que la *N.R.F.*, la réputée *Nouvelle Revue française*. Après la Libération, un comptoir de la L.U.F. fut d'ailleurs ouvert à Paris, en face de la librairie Gallimard, d'où l'adaptation tardive, et éphémère, de la raison sociale au contexte hexagonal².

Aussi contrastées apparaissent-elles de prime abord, les deux illustrations qui ornent respectivement la couverture de ce recueil et le présent chapitre liminaire sont représentatives, tout comme l'esquisse de Le Brun en regard de la préface des ambassadeurs Anne Paugam et Bernardino Regazzoni, de la démarche qui a réuni ses auteurs à l'occasion des cinq cents ans du traité de Fribourg. Au lendemain de la défaite ou de la victoire (c'est selon) de Marignan, la ratification dans la cité des Zaehringen de ce document diplomatique jamais formellement dénoncé où les deux parties se promettaient une «paix et amitié

PRÉAMBULE

« durable et perpétuelle » ouvrirait une ère nouvelle dont l'esprit, nonobstant plusieurs épisodes critiques au fil de l'Histoire, perdure jusqu'à aujourd'hui. Son adoption puis les renouvellements successifs de l'alliance qui en découle ont politiquement et économiquement modelé l'unité et la cohésion de la Suisse comme « nation de l'extérieur » ; en retour, comme le souligne l'historien franco-helvétique Alain-Jacques Tornare avec un goût prononcé du paradoxe, on dénombre beaucoup de « ces Suisses qui ont fait la France » : pas seulement des soldats mercenaires ou capitulés, mais aussi des entrepreneurs, des penseurs, des artistes³. Le présent volume n'ambitionne pas de brosser le panorama historique des relations franco-suisse : d'autres s'y sont employés⁴. Il cherche plutôt à montrer par une succession de vignettes emblématiques, ou d'instantanés, comment la voie – la voix – parallèle de la littérature a contribué, elle aussi, à ce demi-millénaire d'amitié entre les deux peuples ; il voudrait également rappeler combien, à l'inverse, leur marche conjointe a participé à la configuration de l'espace littéraire européen siècle après siècle.

UNE CONFÉDÉRATION (INTERNATIONALE) DES LETTRES

De 1516, l'histoire littéraire retient habituellement *L'Utopie* de Thomas More, le *Roland furieux* de l'Arioste ou *L'Institution du prince chrétien* d'Érasme, imprimée à Bâle. La « Paix perpétuelle » scellée au couvent des Cordeliers de Fribourg le 29 novembre de cette année-là n'a peut-être pas eu de résonance immédiate dans le développement des

PRÉAMBULE

lettres européennes, mais elle a ouvert à long terme un espace pacifié entre nos deux pays, enrichi au fil du temps d'un « amendement culturel tacite », comme le soulignait plaisamment le conseiller fédéral Alain Berset en ouverture du colloque commémoratif organisé à Paris le 27 septembre 2016. Ce contact rapproché de la Suisse et de la France a permis aux deux alliés de « chemin[er] ensemble, en esprit et en littérature », parallèlement aux collaborations militaires et économiques qu'ils avaient nouées. Le fruit de cette « amitié culturelle⁵ » sera déterminant pour l'un et pour l'autre.

D'un côté, Paris s'est imposée progressivement comme une capitale artistique et littéraire attirant à elle romanciers, poètes, essayistes ou dramaturges de tous bords: Ramuz, Chessex, Jaccottet et bien d'autres auteurs helvétiques y ont vécu ou y ont été édités. De l'autre, la Suisse a réciproquement joué, à plusieurs reprises, un rôle non négligeable de plateforme alternative de la littérature en langue française. Ce fut notamment le cas après l'exode des Réformés aux XVI^e-XVII^e siècles (Calvin, Agrippa d'Aubigné), aux temps des répressions étatiques ou ecclésiastiques contre les Lumières (Voltaire, *L'Esprit des lois* de Montesquieu imprimé à Genève), à l'époque révolutionnaire ou lors des deux guerres mondiales: lors de la Première, bien avant ses entretiens avec Gandhi à Villeneuve, Romain Rolland a écrit depuis la Suisse son célèbre recueil *Dans la mêlée* dont on retrouvera ici la genèse et Picabia, souffrant, y a échappé à la conscription; lors de la Seconde, en fondant à la L.U.F. une collection d'anthologies d'auteurs classiques intitulée « Le Cri de la

PRÉAMBULE

France», Pierre Courthion et Walter Egloff ont voulu apporter, pour la défense de la liberté chère à la République, « non pas une image de la France, mais la réalité même de la France, surprise au cœur de son langage⁶ ». D'autres maisons d'édition romandes contribuèrent à ce « refuge de la pensée libre », pour reprendre le mot d'Albert Béguin⁷, notamment les « Portes de France » à Porrentruy dont il sera question dans l'un des chapitres de ce livre. Ces initiatives ont été saluées dès l'immédiat après-guerre par une exposition sur *L'Art du livre en Suisse* montée à la Bibliothèque nationale de France à l'automne 1946⁸. Au-delà de ces circonstances troublées, bien des écrivains français ou reconnus comme tels ont vécu en Suisse romande : Étienne Pivert de Senancour à Fribourg, Albert Cohen à Genève, Jean Anouilh à Villars – et Frédéric Dard à Bonnefontaine. Hormis ces trajectoires individuelles, les Alpes et le lac Léman ont influencé durablement plusieurs générations d'écrivains qui, sous le patronage « binational » de Rousseau ou de Germaine de Staël, se sont pressés en Helvétie, nouvelle Arcadie dont ils ont ramené des impressions poétiques et politiques, fondatrices parfois de l'idée républicaine française.

À dire vrai, les enjeux de ces échanges culturels capables de faire de Genève un foyer intellectuel de premier ordre à la fin de l'Ancien Régime ou de transformer bientôt la bourgade de Coppet en un « centre à la périphérie⁹ » dépassent, comme souvent, le seul espace franco-suisse pour s'étendre à la « république mondiale des lettres¹⁰ ». En 1816, l'année même où paraît *l'Adolphe* du Franco-Vaudois Benjamin Constant, Lord Byron, Percy

PRÉAMBULE

Shelley et sa future épouse Mary se retrouvent sur les rives lémaniques pour marcher dans les pas de Jean-Jacques: de cette rencontre entre une sensibilité neuve et une terre frontalière où la montagne se moire aux reflets chatoyants du lac naissent l'un des chants de *Childe Harold's Pilgrimage*, *Mont Blanc* et *Frankenstein*, trois œuvres emblématiques du Romantisme européen¹¹. Un siècle plus tard exactement, en 1916, Dada est lancé côté alémanique dans un cabaret zurichois qui a nom... «Voltaire»¹²! Mais comme on l'apprendra, la Romandie, et en particulier les Imprimeries réunies de Lausanne, devaient aussi contribuer à l'histoire francophone de ce mouvement artistique international qui se propage bientôt à Paris.

Suivant cette curieuse régularité centennale, l'alliance de la Suisse et de la France a donc suscité des inflexions décisives dans l'histoire des arts. Favorisés par l'essor d'une langue commune, des échanges permanents dans les deux sens ont construit une culture en partage – qui a tantôt cherché à estomper les différences nationales, tantôt eu tendance à les exacerber au nom de revendications identitaires. Le demimillénaire qui nous sépare du traité de Fribourg a vu se préciser progressivement les contours actuels, géopolitiques et institutionnels, de la Suisse et de la France. À travers ces cinq siècles et un peu plus – car ledit traité renouait avec une première «paix perpétuelle» précédant Marignan –, c'est aussi le visage de ce que nous nommons *littérature* qui a évolué. À l'époque médiévale, les traditions s'agrègent volontiers, comme en témoigne un manuscrit fribourgeois du XV^e siècle en moyen français dont la présentation

PRÉAMBULE

ouvre ce volume : des légendes orientales y sont hybridées avec la geste de la Passion du Christ afin de promouvoir le mythe « breton » de la quête du Graal. Durant toute l'époque classique, le terme *littérature*, désignant l'ensemble des connaissances livresques, recouvre une réalité outrepassant les seules œuvres d'imagination. Au cœur de l'Europe des Lumières, un journal savant tel que les *Strasburgische gelehrte Nachrichten*, auquel collabore le Zurichois Lavater, témoigne d'un encyclopédisme universaliste à la jonction des espaces francophone et germanophone. Les « belles-lettres » de l'Ancien Régime, guidées par l'imitation des auteurs classiques, se muent ensuite en un discours valorisant des originalités plus radicales, mais où toujours se cherche le rapport de soi au monde. Touchant à l'individu comme au collectif, ce questionnement n'a rien perdu de son actualité ; il est d'autant plus fort lorsque engagement social et engagement littéraire vont de pair, comme chez la militante genevoise Grisélidis Réal (1929-2005), avec qui l'on refermera ce recueil.

Que la littérature s'ancre au cœur des débats de la *polis* ou revendique une chimérique autonomie, elle accompagne donc nécessairement la formation des nations. On n'ignore pas que la France, de la monarchie à la république, s'est édifiée et rayonne, plus qu'aucun autre pays, en « nation littéraire¹³ ». Par-delà ce particularisme, l'identité culturelle se définit corrélativement par des sentiments d'appartenance et par des reconnaissances extérieures. Il est symptomatique qu'une littérature se voulant spécifiquement romande « s'invente¹⁴ » dès lors qu'à l'étranger l'image jusqu'alors dégradée des mercenaires et la

PRÉAMBULE

crainte de la haute montagne se transforment en goût du pittoresque et en attrait pour le sublime alpin, voire en intérêt pour le modèle démocratique et fédéraliste de la Suisse. Depuis, entre ouverture et isolationnisme, entre mimétisme et *Sonderfall*, la Suisse et sa littérature se voient à travers les différents miroirs qui les entourent : la légende de Guillaume Tell n'a-t-elle pas été ravivée par Florian en France puis par Schiller en Allemagne et Rossini en Italie ?

Parallèlement, cette quête identitaire à laquelle participent les arts cherche aussi à s'incarner à une échelle bien plus restreinte : celle de la région, ou en l'occurrence du canton. « Je ne connais pas de Suisse. Je connais des Bernois, des Valaisans et des Vaudois », claironnait Ramuz en appelant à un « patriotisme de clocher¹⁵ ». Les recherches d'Anne-Marie Thiesse ont confirmé que la construction culturelle des identités (malgré tout) nationales passait par une réappropriation collective des patrimoines locaux¹⁶ : la Suisse, à la recherche d'une poésie « helvétique » depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle, ne fait pas exception, non sans ambiguïté comme en témoigne le cas du patoisant Jean-Pierre Python étudié dans ce volume. Au-delà de la littérature proprement dialectale se pose la question de la langue française¹⁷. Rousseau justifiait à des fins éthiques, tout en les épinglant, les « fautes de langage » des « provinciaux » veveysans de son roman à succès *La Nouvelle Héloïse* ; d'autres, à l'instar de Rodolphe Töpffer, ont parsemé leurs écrits de régionalismes lexicaux dans un projet stylistique qu'il s'agissait de faire agréer à Paris, temple supposé du bon usage. On se rappelle enfin que la poétique ramuzienne exige, loin du folk-

PRÉAMBULE

lore lexical, que l'*accent* du lieu soit assimilé dans des textes « qui n'aient pu être écrits qu'ici, parce que copiés dans leur inflexion sur telle courbe de colline ou scandés dans leur rythme par le retour du lac sur les galets d'un beau rivage, quelque part, si l'on veut, entre Cully et Saint-Saphorin¹⁸ ».

Entre correction et distinction, la dimension langagière aiguisé tout comme le choix des thématiques la spécificité d'une littérature suisse, donc d'une littérature suisse romande, foncièrement instable car tirillée entre l'unité politique du pays et le débordement de la communauté linguistique à laquelle elle appartient. La littérature francophone de Suisse doit d'abord se positionner, sur le plan intérieur, par rapport à la littérature suisse alémanique, et dans une moindre mesure à la littérature suisse italophone; si les trois s'ignorent souvent, le cas du poème *Die Alpen* d'Albrecht von Haller et de ses traductions françaises symbolise une identité commune autour d'une topographie éminemment symbolique.

Cette littérature doit également négocier sa situation asymétrique face au voisin français, une puissance centralisatrice sans équivalent en Allemagne ou en Italie. Pour décrire la délicate conciliation d'une Confédération centrifuge avec l'Hexagone centripète, les formules ne manquent pas, souvent tâtonnantes. À la fin du XIX^e siècle, Samuel Cornut lançait l'idée saugrenue d'un « roman suisse-français », censément représentatif d'une « nouvelle forme d'art toute d'équilibre et de mesure, française de style, suisse de couleur, catholique pour la plastique, protestante par le sérieux¹⁹ »; Édouard Rod était alors qualifié de « Suisse de Paris, à moins qu'il ne soit un

PRÉAMBULE

Parisien qui se souvient de la Suisse²⁰ » et le Vaudois Edmond Gilliard estimerait bientôt n'être « Suisse que par une certaine façon d'être Français²¹ ». Dans les mêmes années, employé à édifier l'*Histoire littéraire de la Suisse française*, Philippe Godet manifestait le désir « de montrer ce que la Suisse française a ajouté au trésor littéraire de la France, comme aussi de faire sentir l'influence exercée par la grande littérature française sur le développement de notre littérature locale, de déterminer l'action réciproque et les rapports de ces deux courants parallèles, dont les flots, ainsi que le font au sortir de Genève ceux de l'Arve et du Rhône, coulent ensemble sans se confondre²² ». À cette époque charnière encore, Virgile Rossel rappelait que « la Suisse romande, comme telle, est une notion qui n'a, pendant des siècles, correspondu à aucune réalité historique ou géographique »; terre meuble, elle n'existerait « qu'à l'état idéal, si l'on peut ainsi dire, car il n'y a pas plus de république romande que de nationalité romande²³ ».

C'est la raison pour laquelle, plus prudemment, Roger Francillon a naguère dirigé non pas une nouvelle *Histoire littéraire de la Suisse romande* comme celle de Rossel, mais une *Histoire de la littérature en Suisse romande*. Et de s'interroger d'emblée sur la notion d'écrivain romand: « Est-il un écrivain français que le hasard de la génétique a fait naître en Suisse romande? Est-ce un écrivain suisse qui écrit en français? Y a-t-il vraiment une identité romande, qui permettrait de réunir sous ce concept les écrivains appartenant à un espace géographique situé entre le Léman et la Sarine? Ou les différences entre les entités historiques qui constituent cette région franco-

PRÉAMBULE

phone sont-elles si grandes qu'il n'y a que le passeport à croix blanche qui puisse constituer un facteur commun²⁴?» L'écrivain vaudois Étienne Barilier exprime à sa façon cette incertitude, susceptible selon lui de trois scénographies «illustrées respectivement par Ramuz, Pourtalès et Cendrars»: «La région, l'Europe ou le monde. Jamais la Suisse [...]»²⁵.

Pour sortir de l'impasse théorique de cette «nationalité transfrontalière» (Daniel de Roulet), penser en termes dynamiques d'échanges culturels peut se révéler fécond, l'être-au-monde se configurant et se reconfigurant au contact de l'altérité selon ce que Stéphanie Cudré-Mauroux appelle joliment un «régime de l'alternance». Georges Borgeaud, illustre-t-elle, «était "le Suisse de Paris" quand ça lui convenait; parisien à Paris quand il préférait se distancier de compatriotes trop provinciaux à son goût; français d'origine quand il se rêvait un père de la petite noblesse française; valaisan pure souche lorsqu'il était honoré par ce canton; lémanique quand il se souvenait de son enfance à Aubonne ou de sa jeunesse au château de Glérolles²⁶»... Une telle perspective permet également d'outrepasser l'*a priori* national pour adopter un point de vue surplombant capable de voir la littérature en Suisse comme un objet mouvant, agissant et réagissant avec l'extérieur: dans sa nouvelle «Le Grand-Saint-Bernard», Töpffer fait feu de tout bois et parodie l'engouement français pour le récit de voyage en Suisse aussi bien que la vogue en Suisse de la mode parisienne²⁷.

La littérature n'est donc pas suisse ni même française: elle est par essence faite d'échanges, à l'intérieur d'un espace linguistique voire au-delà. Elle

PRÉAMBULE

résorbe la question glissante de l'identité nationale par un subtil et incessant ajustement de focales supérieures ou inférieures. Indissociablement laboratoire et conservatoire, elle se présente dans l'équilibre précaire de la tectonique des plaques plus que dans l'hiératisme marmoréen d'un tombeau artistique. Dit autrement, elle advient par la somme des forces constitutives d'une «confédération des lettres» – internationale bien sûr: nombreux furent les penseurs à vouloir transposer le système fédéraliste sur le plan européen – dans laquelle chaque acteur adhérerait, à son niveau, à un corps collectif organique comme un paysage des Alpes et complexe comme le mécanisme d'une montre jurassienne.

ÉCHANGES IMAGINAIRES, CIRCULATIONS MATÉRIELLES

L'espace mutualisé qui en découle est redevable de la contribution des écrivains selon deux modes complémentaires. Sur le plan de l'imaginaire, d'abord, ils ont forgé des représentations amenées à se sédimer dans le discours social. Certaines sont caricaturales et remontent à Marignan, comme le type tenace du «suisse» véhiculé ensuite par l'image des mercenaires du roi. Ce lieu commun de l'ivrogne, après avoir circulé tout au long du XVI^e siècle, a prospéré durant le Grand Siècle, notamment sous la plume de Molière (dans *Monsieur de Pourceaugnac*, avec accent tudesque en prime, ou dans *L'Étourdi*) ou de Perrault (*La Belle au bois dormant* évoque le «nez bourgeonné» et «la face vermeille des Suisses [...] endormis en buvant»). Au seuil des

PRÉAMBULE

Plaideurs, Racine entonne de son côté l'antienne apparue durant les guerres d'Italie : « Point d'argent, point de Suisse. » Les Helvètes le leur rendront bien. Lisons le doyen Bridel : « Le Suisse peut être grossier et même bête, mais il ne lui est pas permis d'être vil ni basement flatteur. Ce sont les vices d'un esclave ; on les laisse aux Français²⁸. » Et Alexandre Vinet : « [...] il sied bien à la muse helvétique de ne pas être pomponnée comme les muses de Paris²⁹. » Ces clichés auront la vie dure : Catherine Colomb, ressuscitant l'helvétisme de Beat de Muralt, opposera encore le « bel-esprit » français au « bon sens » helvétique... D'autres représentations, plus subtiles, sont davantage intériorisées³⁰. Dire l'autre implique en effet de se dévoiler soi-même, et inversement : la poésie « helvétique » a par exemple trouvé sa spécificité autant dans le recyclage de motifs locaux que dans la captation d'influences extérieures.

Or toutes ces circulations imaginaires prennent appui sur des circulations bien réelles, concrétisées par des déplacements ou des relations épistolaires. L'un des romans les plus influents du XX^e siècle, *Voyage au bout de la nuit*, ne tire-t-il pas son titre du « Chant de la Bérésina » (et non exactement des « Gardes suisses », comme il est fautivement indiqué dans l'épigraphe) que Céline avait déniché dans *La Gloire qui chante* de Gonzague de Reynold, alors que tous deux travaillaient à la S.D.N.³¹ ? Un siècle plus tôt, le « voyage en Suisse » constituait, avec le voyage en Italie ou le voyage en Orient, un passage obligé que l'on revivra ici à travers les yeux de Nerval et de Michelet³². Cette tradition née du mythe alpin en eut une autre, inverse, pour contrepoint :

PRÉAMBULE

la montée à Paris, qui se transformait souvent en descente aux enfers suivant un imaginaire bohème tout aussi mythique, mais non dénué de conséquences bien concrètes. On suivra dans leurs pérégrinations désespérées le Genevois Jacques-Imbert Galloix et le Fribourgeois Étienne Eggis qui, à vingt ans d'écart, quémandaient un morceau de gloire auprès des mêmes figures tutélaires: Victor Hugo et Alexandre Dumas.

Outre les séjours ponctuels biographiquement attestés grâce auxquels les «lieux de mémoire» sont géolocalisés, ces interactions s'établissent aussi à distance et dans la durée, par l'intermédiaire des écrits et de leur diffusion, dans un espace-temps dilaté auquel participent non seulement les auteurs, mais également différentes catégories de «passeurs»: éditeurs et libraires – à l'instar de la L.U.F. –, bibliothèques et écoles, et enfin la communauté des lecteurs³³. Les historiens ont montré l'importance que peuvent revêtir une politique culturelle et une «diplomatie par le livre³⁴» plus ou moins actives. Molière, comme on l'apprendra, joua *L'Impromptu de Versailles* devant la délégation des Confédérés lors du renouvellement de l'alliance en 1663. Trois cent cinquante ans plus tard, Saint-Exupéry, en formation chez les Marianistes de Fribourg, interprète Diafoirus dans *Le Malade imaginaire* monté par la troupe de l'établissement. On se l'imagine aussi, abreuvé de poésie romantique et symboliste, réciter Hugo ou Mallarmé en prenant un accent suisse plus que douteux³⁵. L'histoire du «Séminaire de littérature française» de l'Université de Fribourg, dont les professeurs ont longtemps été désignés en concertation

PRÉAMBULE

avec le Ministère (français) de l'éducation nationale³⁶, atteste de même cette institutionnalisation de l'héritage francophile et entérine l'image commune d'*Helvetia mediatrix*.

Ce sont néanmoins, le plus souvent, les réseaux privés ou semi-privés qui véhiculent les transferts culturels. De la Société typographique de Neuchâtel à la L.U.F., les éditeurs suisses font circuler les œuvres françaises tout en promouvant des auteurs locaux, à la reconnaissance internationale desquels leurs homologues français demeurent toutefois indispensables. Récemment, et même si le *buzz* globalisé des réseaux sociaux change désormais la donne, le succès retentissant d'un Joël Dicker était le fruit d'un partenariat gagnant entre la maison lausannoise L'Âge d'homme et l'éditeur parisien Bernard de Fallois. Gallimard, fleuron de l'édition française s'il en est, peut quant à lui se targuer de plus d'un siècle d'affinités littéraires avec la Suisse – pas seulement avec des écrivains romands, mais aussi avec des auteurs alémaniques, si bien que le directeur de la Bibliothèque nationale suisse osait, à la fin du XX^e siècle, demander par provocation: «Le chemin le plus court de la Suisse allemande à la Suisse romande passerait-il par Paris³⁷?»

Transactions à la fois imaginaires et réelles, ces échanges littéraires sont matérialisés par une multitude d'objets tangibles: ici un livre, là un numéro de journal ou de revue, ou encore une lettre manuscrite... Certains supports sont plus insolites, comme tel *Jeu des Poètes* neuchâtelois à visée pédagogique, mais tous témoignent d'expériences particulières de ce dialogue culturel. Focaliser le propos, comme on

PRÉAMBULE

y invite le lecteur, sur cette dimension matérielle du littéraire offre l'avantage d'inscrire les échanges culturels dans leurs incarnations les plus palpables, les plus proches des hommes et des femmes qui les ont manipulées. Cet exercice de myopie volontaire n'étouffe donc pas la rêverie ni ne sclérose l'historiographie de la littérature, mais au contraire en révèle *in vivo* les insoupçonnées ramifications. Composant un feuilleté de réminiscences, l'objet ouvre telle une boîte de Pandore un temps traversé d'échos, irréductible à la scansion chronologique (qui tente pourtant de charpenter le présent recueil). Le singulier, paradoxalement, bruisse des résonances de ses passés; mais ceux-ci étant réactualisés *hic et nunc* dans un geste de rédaction, d'édition, de lecture, il esquisse une *autre* histoire de la littérature: non celle des écoles et mouvements se succédant en chapelet, mais celle plurielle des pratiques sociales et des usages du littéraire. C'est ainsi que publier La Boétie en 1943 dans le Jura réveille le contexte initial du *Discours de la servitude volontaire* et réinvestit en acte la signification qu'il a pu recevoir au XVI^e siècle. De même, la Vaudoise Catherine Colomb ressuscite dans un projet de thèse la mémoire pluriséculaire du Bernois Béat de Muralt qui imprégnera, insensiblement distillée par l'écriture, son œuvre ultérieure.

Réflécteur de temporalités «verticales», l'objet porte également les traces «horizontales», c'est-à-dire spatiales, des transferts culturels. Cela est vrai à quelque degré de la plupart des livres – l'édition parisienne (1845) du *Presbytère* de Töpffer traduit les régionalismes dans des notes infrapaginales absentes de l'édition originale genevoise (1839) – mais ces

PRÉAMBULE

opérations de resémantisation culminent dans les relations de voyage et genres apparentés. Le bricolage éditorial s’y ajoute en effet à un propos où d’emblée l’on décrit l’autre à travers ses propres références. *L’État et les délices de la Suisse* (Amsterdam, 1730) illustre parfaitement un tel montage textuel. Comme son titre le suggère, il s’agit d’une compilation de *L’État de la Suisse* de l’ambassadeur anglais Abraham Stanyan et des *Délices de la Suisse* du pasteur vaudois Abraham Ruchat, tous deux parus en 1714 en Hollande, augmentée des commentaires rectificatifs du Bernois Johann Georg Altmann. L’ouvrage se réimprime à Bâle, à Neuchâtel et... à Paris, en 1804, sous un autre titre. Si le lieu d’édition distingue, il peut aussi confondre : en période de censure, au XVIII^e siècle, « Genève » peut cacher un Paris clandestin... Pareils exemples, multipliables à l’envi, prouvent que le sens sinon la lettre d’une œuvre ne sont pas limités à la seule intention de l’auteur, mais qu’ils varient en fonction de son contexte de réception, y compris de ses « seuils » perceptibles dans la visualité du livre : couverture, mise en page, etc.

La presse aussi constitue un canal privilégié des échanges littéraires. D’abord parce que, rendant compte d’une actualité internationale, elle suppose des correspondants ou des dépêches venant de l’étranger ; or en France plus qu’ailleurs, journalistes et écrivains se sont longtemps confondus. Ensuite parce que, dans les quotidiens comme dans les revues, les périodiques relaient voire publient les œuvres littéraires et participent ainsi, autant que le support livresque, à leur diffusion et à leur réception locales³⁸. Enfin, dans leur configuration même,

PRÉAMBULE

les journaux suisses s'inspirent des modèles français, et notamment de la petite presse satirique qui est au XIX^e siècle l'un des vecteurs privilégiés de l'imaginaire littéraire : on compte par exemple plusieurs *Figaro suisse*, cousins de la feuille parisienne homonyme. Les similitudes sont tellement étroites que l'on a même pu parler d'un « axe médiatique franco-helvétique³⁹ ».

Chaque objet porte sa propre histoire, pièce du grand puzzle de l'Histoire. Chaque échange culturel s'imprime durablement dans des œuvres singulières qu'il contribue à modeler, bien au-delà de sa circonstance immédiate. Aussi ce volume, pensé comme un florilège ou un musée vivant, propose-t-il non une vaste synthèse savante, mais une succession de coups de projecteurs : chaque chapitre raconte le destin d'un objet – reproduit photographiquement – en le rattachant à son contexte littéraire et culturel. L'ouvrage lui-même, rédigé par des chercheurs suisses et français, voudrait prolonger l'histoire qui s'y trouve retracée : il constitue à son tour un objet à emporter avec soi, en pensée ou « le sac sur le dos, le bâton à la main, la flamme au cœur⁴⁰ » sur les routes de Suisse et de France. Il incite au voyage littéraire, aller-retour si l'on veut, ou « en zigzag », selon le titre célèbre de Töpffer. En guise d'étapes, sa table des matières convoque des noms incontournables du panthéon culturel – Rabelais, Montaigne, Molière, Rousseau, Nerval –, mais aussi des auteurs moins connus ou inattendus dans ce contexte. Par ce choix nécessairement sélectif et résolument subjectif, il invite à découvrir ou redécouvrir par touches, sur le mode du furetage, un patrimoine qui tout à la fois

PRÉAMBULE

dépasse et questionne nos frontières: il ne vise ni une glorification de la littérature romande ni une sanctuarisation du canon français, mais un éloge de leurs rencontres tantôt profondes, tantôt drôles ou émouvantes, quelquefois grinçantes. Nonobstant les discontinuités de l'Histoire, ces contributions tissent ensemble les fils invisibles d'une république des lettres – ou d'une «confédération des lettres» – qui n'existe que relationnellement et qui modélise, avec ses fulgurances et ses errements, un vivre-ensemble primordial aujourd'hui plus que jamais.

JEAN RIME